

ENTRETIEN

Née en 1941 à Sliven, en Bulgarie, Julia Kristeva travaille et vit en France depuis 1966. Ecrivaine, psychanalyste, professeure émérite à l'université Paris Cité, elle fut la première lauréate du prix Holberg en 2004. Autrice d'une trentaine d'ouvrages, elle s'est notamment intéressée à la sémiotique, à la dépression et à la mélancolie. L'intellectuelle, qui a partagé sa vie avec l'écrivain Philippe Sollers (1936-2023), à Paris, mais également dans leur maison de l'île de Ré, a aussi écrit des romans.

Comment avez-vous vécu Mai 68 ?

Mai 68 fut d'abord, pour moi, un ouragan débordant les corps. Ma rencontre avec Philippe Sollers, en 1966, m'a appris ce que jouir veut dire. Plaisir érotique mais aussi libido littéraire et philosophique, avec la lecture de Marx et de Rimbaud, Nietzsche et Foucault, Barthes et Benveniste. Pour la jeune étudiante bulgare que j'étais et qui débarquait à Paris, Mai 68 découlait de la Révolution française et du libertinage. Un mélange de Robespierre et de Sade ou de Choderlos de Laclos. Robespierre osa dire à la Convention : « Le peuple français semble avoir devancé de deux mille ans le reste de l'espèce humaine. » La phrase est évidemment outrancière, presque démente. Et si c'était vrai, se demandait Sollers : « Les révolutionnaires français ont vécu en parlant sans cesse, pour mourir très vite. »

Qu'est-ce qui vous a séduite dans l'effervescence intellectuelle de l'époque ?

J'ai plongé corps et âme dans cette liberté. La France, c'était la bibliothèque qui sortait et s'insurgeait dans les rues, c'était Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, le Nouveau Roman, sur lequel je devais soutenir une thèse. En définitive, je l'ai faite sur les origines du roman en France, avant Rabelais, au carrefour des chroniques historiques, du chant des troubadours et de la scène du carnaval – je l'ai soutenue en 1968.

Quel était votre trouble lors de Mai 68, malgré l'élan qui vous portait ?

« Nous ne sommes rien, soyons tout ! », chantaient mes amis, reprenant en chœur *L'Internationale*. Mais pourquoi chanter *L'Internationale*, qui me rappelait les apparatchiks de la bureaucratie communiste ? Pourquoi ces références aux pays marxistes-léninistes qui auraient envoyé ces libertaires, souvent issus de la bourgeoisie française, au goulag ? Je me rappelais alors la mise en garde de Dostoïevski, qui avait senti en son temps la massification et le nihilisme : « Je suis seul et ils sont tous », écrivait le romancier russe. J'avais plutôt envie de dire : « Je suis seule, avec tous. » La liberté surgit dans ma solitude, mais ne se laisse pas dévorer par le « nououssisme », comme l'écrit encore Dostoïevski, elle forge une pensée singulière, si et seulement si elle est reconnue comme telle par les autres.

Pourtant, vous avez adhéré au maoïsme et vous avez même fait, avec d'autres, un voyage en Chine très encadré par le Parti communiste, en 1974...

J'ai davantage aimé la Chine que le maoïsme, mon adolescence en Bulgarie m'avait vaccinée contre la dictature du parti. Je voulais toutefois voir si, comme le disait Mao, un « socialisme chinois » favoriserait les femmes, brimées par le confucianisme patriarcal mais aussi héritières d'une tradition matrilinéaire et taoïste. Malgré l'éblouissement pour cette culture et cette langue – on me prenait même pour une Chinoise ! –, ce voyage, et ses déceptions, car on ne nous a pas autorisés à visiter le Tibet, m'a détachée de la politique et conduite vers la psychanalyse. Pour scruter la singularité humaine, plutôt que de rêver aux grands soirs des mouvements de masse.

Quel héritage retenez-vous de ces années ?

Il n'y aurait pas eu le pacs, ni le mariage pour tous, ni les droits LGBT sans ce coup de fissure dans la structure familiale traditionnelle. C'est pourquoi je ne me reconnais pas dans ce conglomérat idéologique radicalisé qu'on appelle « French Theory » [l'appellation



Julia Kristeva : « Le “deal” trumpiste est le degré zéro du contrat social »

La « pensée 68 » face au moment Trump – 4/6 – La psychanalyste examine le moment politique actuel, marqué par la volonté de puissance des dirigeants américain et russe, par le « wokisme » et la « dépression nationale »

forgée outre-Atlantique pour rassembler les penseurs français du post-structuralisme comme Roland Barthes et Jacques Lacan], et qui a connu un développement important dans le « wokisme » des campus américains.

De quoi s'agit-il ? Un événement s'est produit en Europe et nulle part ailleurs : on a coupé le fil avec la tradition. Constaté et éprouver cette coupure ne signifie ni dénier ni détruire la mémoire culturelle, philosophique ou éthique qui la précède. Au contraire, le « wokisme » extrémiste, aspiré par l'antisémitisme, qui se prétend tributaire de la soi-disant French Theory, transforme cet héritage critique en dénonciation unilatérale de la société occidentale et ses valeurs. Et en même temps, la déconstruction, pourtant inhérente à la capacité de penser, depuis au moins saint Augustin et en passant par Nietzsche, se trouve au cœur d'un emballage médiatique qui la diabolise, en la rendant responsable de la « perte des valeurs » !

Quel regard portez-vous sur l'actuel moment géopolitique, notamment marqué par l'autoritarisme de Donald Trump et le totalitarisme de Vladimir Poutine ?

Trump a fait entrer notre civilisation dans la société du « deal » et de la volonté de puissance, celle de l'efficacité de la brutalité. A observer Trump, Poutine et consorts, on a

l'impression de lire Freud : les frères de la horde primitive se retrouvent pour se partager les produits de consommation, les armes et les femmes dans la dévotion à un père imaginaire tout-puissant. Le « deal », c'est le degré zéro du contrat social.

« DANS LE MASCULINISME INCARNÉ PAR TRUMP ET POUTINE SE JOUE UNE RELATION HOMOÉROTIQUE DE FASCINATION RÉCIPROQUE »

En apparence plus attaché aux symboles, notamment religieux, le poutinisme est-il réductible au « deal » ?

La version orthodoxe de cette brutalisation des relations n'est guère plus enviable, car elle s'inscrit dans une culture où le Fils (le croyant) est un serviteur du Père (*per Filium*). Tandis que, dans le catholicisme et le protestantisme, le Fils est associé au Père (*filioque*), préfigurant l'autonomie et l'indépendance de la personne, et ouvrant la voie à l'individualisme et au personnalisme occidentaux.

Dans le masculinisme incarné par Trump et Poutine se joue une relation homoérotique de fascination réciproque. Cet affect est, lui aussi, issu du pacte de la horde primitive : comme le disait Sandor Ferenczi, un disciple de Freud, l'érotisation du semblable freine l'avidité sexuelle des mâles, en donnant un sens psychique à la pulsion. Ce qui n'empêche pas une homophobie, une aversion pour les personnes transgenres très marquée chez ceux, tels Trump et Poutine, qui n'acceptent pas leur propre homoérotisme.

Peut-on échapper à cette période dominée par la volonté de puissance ?

Face à cette situation, l'Europe apparaît comme une promesse, une voie singulière, une survivance contrariée et à contre-courant. Il est regrettable qu'une partie de ce qu'on appelle le « Sud global » s'engouffre dans la voie ouverte par la Russie de Poutine et de la milice Wagner. Même si l'Europe a failli lors de la période de la Shoah et de la colonisation, elle porte en elle les ressorts critiques pour s'y opposer. Plus qu'un « miracle grec », lors duquel la philosophie et la démocratie sont nées, existerait-il un « miracle gréco-judéo-chrétien » qui, après avoir succombé aux dogmes identitaires, se trouve en situation de faire face au malaise des démocraties libérales ? La laïcité française en est l'onde porteuse, aussi stimulante qu'incompréhensible hors Hexagone. Il nous revient d'assumer cet héritage, quand la cohésion européenne nous manque et que son autorité se trouve menacée par le Sud global et par les MAGA [Make America Great Again, le mouvement trumpiste].

Nous vivons un nouveau malaise dans la civilisation, mais sommes les contemporains d'avancées notables, notamment pour l'émancipation des femmes. Vous retrouvez-vous dans le nouvel âge du féminisme ?

Les femmes s'imposent comme un facteur majeur de la transformation anthropologique en cours. Victimes de la domination masculine, mais aussi actrices de leur émancipation, elles conduisent le législateur à changer les lois ou modifient les standards éthiques, comme l'illustre le stupéfiant procès des viols de Mazan. Toutefois, je déclinerais à ma façon la fameuse maxime de Simone de Beauvoir. Dans *Le Deuxième Sexe* [Gallimard, 1949], elle écrit, « On ne naît pas femme, on le devient. » Je dirais plutôt : « On naît femme, mais je le deviens. » Il y a du biologique, puis du psychosexuel. Mon expérience de psychanalyste m'a conduite à envisager l'identité féminine comme un processus ouvert, changeant et inachevé, constitué d'étapes successives, c'est pourquoi je parle d'un « féminin transformatif ». Et à la libido de l'amante qui cherche du plaisir, j'ajoute la reliance maternelle qui cultive la tendresse.

Ma divergence avec des perspectives du féminisme contemporain repose sur le fait que, pour moi, la différence sexuelle s'affirme dans une hétérosexualité qui transgresse les identités sexuelles et les codes conventionnels autrement que ne fait le genre. Mais le couple n'est pas aussi figé que le voudraient les « tradis ». C'est la rencontre de deux étrangetés. L'hétérosexualité « rompt la liaison de masse propre à la race et à la communauté », analyse Freud, et « accomplit des opérations culturellement importantes » : rebelle au cœur du collectif, la singularité s'ouvre à de nouvelles formes de vie et de langage.

Avec l'essor de l'extrême droite, vivons-nous le retour de « la France moisie » ?

Vous avez raison d'évoquer la tribune de Philippe Sollers intitulée « La France moisie » [publiée dans *Le Monde* en 1999] qui a exalté les uns, ravageait et enrageait les autres, car chaque mot tue pour stimuler et soutenir le réveil. D'avoir vécu quelques décennies avec l'auteur, j'ai appris que nulle part on n'est plus étranger qu'en France, nulle part on n'est mieux étranger qu'en France. Car il y a France et France. Et je me suis à tel point transférée dans cette autre langue, le français, que je suis prête à croire les Américains qui me prennent pour une intellectuelle et écrivaine française.

Le débat culturel et politique, plus dramatique et plus lucide en France qu'ailleurs, constitue un véritable antidote à la dépression nationale, ainsi qu'à son versant maniaque qu'est le nationalisme. Et c'est avec un sentiment de dette et de fierté que je rends hommage à la République française qui m'a adoptée, et qui n'est jamais plus française que quand elle ne se laisse pas humilier, tout en se mettant en question. Jusqu'à rire d'elle-même – et quelle vitalité dans ce rire ! – en se liant aux autres. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS TRUONG

Prochain épisode Sylviane Agacinski, philosophe